

## 1936 : Jujitsu-club de France et Club franco-japonais

---

C'est un jeune ingénieur qui écoute avec beaucoup d'attention la conférence que J. Kano prononce à l'École des arts et métiers de Paris le 26 septembre 1933. M. Ducos, sous-secrétaire d'État à l'Éducation physique, préside la réunion à laquelle assistent de nombreux Japonais, des sportifs et des journalistes.

M. Feldenkrais est un passionné de sports de combat. Il a étudié le jujitsu durant plusieurs années et écrit un livre *Manuel pratique de Jiu-Jitsu*, qu'il espère publier en français et en anglais. En lisant dans les journaux que M. Kano, dont il ignore exactement les titres va tenir une conférence sur un nouveau sport, « le judo », M. Feldenkrais se promet de rencontrer cet expert pour l'entretenir de son ouvrage.

À la sortie de la salle des Arts et Métiers, M. Feldenkrais aborde J. Kano et lui présente le manuel. Intrigué, le créateur du judo demande à l'auteur de venir avec lui à l'hôtel Massenet où il est descendu. Là, Feldenkrais découvre un nouveau monde. J. Kano a installé des tatamis à l'hôtel et quelques Japonais s'entraînent dans ce club improvisé. Il parcourt l'ouvrage, formule quelques critiques et conseille de rectifier des petites erreurs.

L'entretien est interrompu par un petit homme moustachu que J. Kano présente à M. Feldenkrais :

« — M. Nagaoka, instructeur principal au Kodokan.

En assistant à son entraînement j'ai vu un combattant doué d'une force et d'une agilité extraordinaires, dira M. Feldenkrais. J'ignorais à ce moment que j'avais devant moi celui qui allait devenir un des plus célèbres 10<sup>e</sup> Dan du Japon. »

J. Kano emporte le livre au Japon pour l'étudier plus en détail. En juillet 1934, lors de sa nouvelle visite en France, il rencontre à nouveau M. Feldenkrais et l'encourage pour la publication de

l'ouvrage dont le texte anglais est prêt. J. Kano confie à Y. Sugimura, ambassadeur du Japon en France, qu'il a enfin trouvé celui qui va développer le judo dans notre pays. Il remet à M. Feldenkrais des films de Mifune, Nagaoka et plusieurs autres experts de l'époque. Il lui propose même d'écrire en collaboration un livre sur le judo. Nous sommes en février 1936. Dans son journal publié au Japon, J. Kano consacre plusieurs pages à ses rencontres avec M. Feldenkrais et à l'action de celui-ci sur les débuts du judo en France.

Le 20 septembre 1936 est fondé officiellement le Jiu-Jitsu club de France, qui s'installe dans une salle mise à la disposition des pratiquants par M. L. Eyrolles, directeur de l'École des travaux publics, au 1, rue Thénard. J. Kano en accepte la présidence d'honneur. Les premiers élèves sont des relations personnelles de M. Feldenkrais, qui prépare maintenant une thèse de doctorat à la Sorbonne, sous la direction de Frédéric Joliot-Curie. Le grand savant et sa femme Irène Joliot-Curie, des hommes de science, des membres de l'Institut du radium, MM. Faroux, Biquart, Bonet-Maury, aident Feldenkrais dans sa tâche. Il n'y a qu'une poignée de pratiquants, la grande aventure du judo commence.

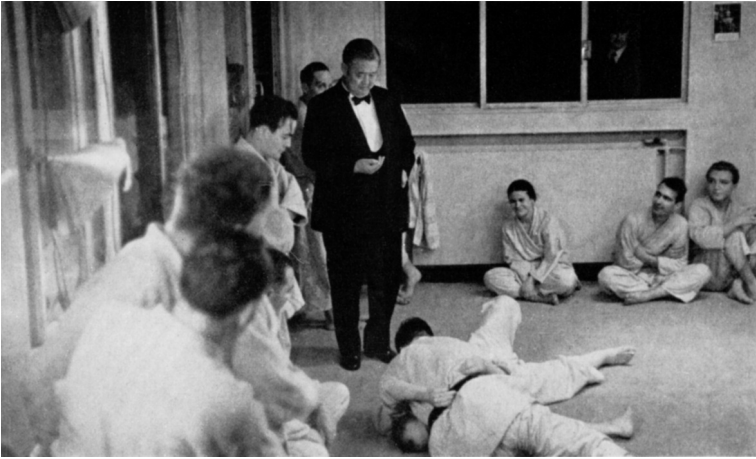


En 1935, quelques adeptes du jujitsu, d'origine israélite, réunis par M. Mirkin, font venir de Grande-Bretagne un judoka japonais 4<sup>e</sup> Dan. Ils attendent de ce dernier un enseignement complet des méthodes de combat orientales, dans la salle qu'ils viennent de créer 62, rue Beaubourg, à Paris. Le 1<sup>er</sup> octobre, M. Kawaishi arrive à la gare du Nord.

Celui qui n'est encore qu'un judoka voyageur est à ce moment 4<sup>e</sup> Dan. Beaucoup lui discuteront ce grade en affirmant qu'à son arrivée en France M. Kawaishi n'était que 3<sup>e</sup> Dan. Une photo publiée le 4 juin 1936 par le journal *l'Auto* semble leur donner raison. Nous la reproduisons dans cet ouvrage. Interrogé à ce sujet par *Judo Presse* au début de 1956, M. Kawaishi expliquera pourquoi il ne portait que trois Dan sur son judogi : « Cette façon d'indiquer les Dan, un large pour deux Dan et un petit pour Dan au-dessus, est "système Japon" ».

Plus tard, M. Kawaishi racontera également ses compétitions de jeunesse :

« Mes grades ? J'ai passé et obtenu mes 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> Dan en compétition officielle au Kodokan, lors des grandes rencontres de printemps et d'automne. Tous mes points ont été acquis avec Hane-goshi (6<sup>e</sup> de



*Maître Sugimura, ambassadeur du Japon en France,  
arbitrant un combat de judo en 1938.*



*Les premiers élèves du Club franco-japonais.*

hanche), mouvement que je pratiquais beaucoup à cette époque. Ce spécial fut vite connu et je m'entraînai alors, en dehors du Kodokan à une nouvelle technique: le Ko-uchi-gari (6<sup>e</sup> de jambe). Mon partenaire: une chaise que je fauchais des centaines et des centaines de fois. J'ai obtenu mon 3<sup>e</sup> Dan en battant dans un temps très court quatre adversaires de mon grade qui attendaient tous de pied ferme mon Hane-goshi et sont tombés sur cette arme secrète:

Ko-uchi-gari. Par la suite, j'ai amélioré cette combinaison entre les deux mouvements, complétée par une troisième technique, Ude-hishigi-hiza-gatame (25<sup>e</sup> Armlock). »

Jamais, dans ses paroles et ses écrits, M. Kawaishi n'a parlé de sa compétition pour le 4<sup>e</sup> Dan. Il reste là une petite énigme à déchiffrer.

Dans la réponse à *Judo Presse*, M. Kawaishi précise également:

« Parti du Japon 4<sup>e</sup> Dan, j'ai eu mon 5<sup>e</sup> Dan en arrivant en France, puis mon 6<sup>e</sup> Dan toujours en France. C'est à mon retour au Japon que j'ai eu mon 7<sup>e</sup> Dan. »

Sur ses voyages avant son arrivée en France, M. Kawaishi donne des détails:

« Je suis arrivé à San Diego, Californie, à l'âge de vingt et un ans, où pendant un an j'ai été étudiant au collège. Ensuite, je suis allé à l'université de Columbia, à New York. Dans la journée j'étudiais et le soir je donnais des leçons au "New York judo-club", que j'avais formé. J'ai fait cela pendant quatre ans.

En 1931, j'ai visité l'Amérique du Sud en touriste: Brésil, Sao Paulo, l'Amazone, mais sans faire de judo. En octobre 1931, je suis allé à Londres. J'ai été professeur de judo à l'université d'Oxford. Ensuite, j'ai fondé l'"Anglo Japanese judo-club" à Londres...

— On nous a beaucoup parlé des combats que vous livriez avec des catcheurs.

— Oh, il y a si longtemps que je ne me rappelle plus de rien...

— On nous a parlé aussi de votre combat contre le champion du monde de boxe, Dempsey.

— Ce n'était pas un combat, simplement une démonstration amicale qui eut lieu au New York athletic-club. »

M. Kawaishi écrira un jour ses mémoires. Sa vie même est déjà une longue histoire.

Revenons à 1935. Les élèves du club israélite bénéficient d'un professeur de valeur qu'ils ne vont pas conserver longtemps. M. Kawaishi fonde bientôt son propre dojo dans la même salle : le Club franco-japonais. Quelques sportifs ont pris contact avec lui, en particulier un jeune boulanger, Maurice Cottreau, qui après avoir lu un petit article de quatre lignes dans l'*Auto* a rendu visite au nouvel expert.

M. Cottreau demande à M. Kawaishi dans quelles conditions il peut étudier le judo. « Revenez me voir dans quelques semaines », lui répond le maître qui n'a pas encore sa salle. Trois mois après, M. Cottreau prend ses premières leçons. Il est l'élève numéro un et constitue à lui seul le Club franco-japonais. Il va gravir rapidement l'échelle des grades et sera aussi le premier détenteur de toutes les ceintures créées par M. Kawaishi. Aujourd'hui encore, il se souvient :

« L'entraînement était à base de répétitions, d'étude de mouvements et de randoris souples. Les compétitions sérieuses ne sont apparues qu'en 1939. M. Kawaishi enseignait à chaque leçon une nouvelle technique et il marquait d'une croix dans un gros livre qui lui servait de manuel d'enseignement, les mouvements qu'il avait choisis. Il n'y avait pas de nomenclature précise au début et il fallait se souvenir de l'exécution de chaque projection, comme elle avait été démontrée.

Nos ceintures étaient essentiellement des grades techniques. M. Kawaishi nous demandait beaucoup de travail personnel, car il n'expliquait presque rien. Il exécutait le mouvement et nous laissait la possibilité de l'interpréter et de l'adapter suivant nos idées.

Sur le tapis, il était formellement interdit de bavarder et une stricte discipline régnait dans la salle. Les premières ceintures furent délivrées sans examen spécial aux élèves, que M. Kawaishi jugeait aptes à obtenir le grade supérieur. J'ai passé un seul examen avec compétition : celui de ceinture noire.

Au Club franco-japonais, nous avions tous une profonde affection pour M. Kawaishi. Il nous communiquait sa passion du judo sans nous donner l'impression que nous devenions ces phénomènes invincibles en combat de rue, que l'on se plaisait trop souvent à caricaturer. »

Autre élève des débuts : Jean de Herdt, âgé de douze ans, qui deviendra célèbre quelques années plus tard. M. Feldenkrais et les rares adeptes du judo se rendent souvent rue Beaubourg. M. Kawaishi

de son côté donne des leçons particulières à M. Feldenkrais au Jujitsu-club de France. Le 4 juin 1936, le journal l'*Auto* consacre un grand article au judo. Son auteur, C. Faroux, est d'ailleurs président du J.J.C.F. Ce premier document a aujourd'hui une valeur historique :

« Un de mes moindres étonnements, lors d'un récent séjour en Allemagne, n'était pas d'apprendre que depuis quelque temps déjà, l'enseignement de la méthode japonaise d'éducation physique, dite « judo », était obligatoire pour les jeunes gens à partir de quatorze ans. On savait déjà que cette même méthode a conquis beaucoup d'adhésions aux États-Unis et en Angleterre. N'y a-t-il pas un club de "jiu-jitsu" aux collèges de l'Eton University ?

Quelle différence entre "jiu-jitsu" et "judo" ?

Le "jiu-jitsu" est une très ancienne méthode de combat japonaise. Nous sommes fixés depuis longtemps sur son efficacité et sa valeur, pour avoir assisté, il y a une trentaine d'années, aux rencontres Renier-Dubois (le français Renier avait été le premier applicateur chez nous), puis, Yukio-Tani-Higashi ; on sait d'autre part les succès étonnants remportés sur les plus célèbres catcheurs » par Tarro Myaki. Le "jiu-jitsu" a bénéficié de siècles d'expérience et acquit un haut développement.

Mais ce qu'on voulait proposer à la jeunesse c'était une méthode de culture physique et non pas seulement un enseignement de combat. De là naquit le "judo", méthode plus rationnelle et qui constitue un moyen incomparable, de développement physique.

Le "judo" a bénéficié au Japon, où il a sa faculté officielle d'où il rayonne sur tout l'enseignement, de l'appui du fameux Jigoro Kano.

Jigoro Kano – lisez-ça ! – est à la fois sénateur, membre de la chambre des pairs, ex-directeur de l'École normale supérieure de Tokyo, ex-directeur de l'Enseignement technique, délégué olympique du Japon, créateur du "judo" (après avoir été un éminent jiu-jitsuan) et président-fondateur du Kodokan, qui est l'académie suprême pour la formation physique de l'enfance japonaise. Jamais le fameux adage *Mens sana in corpore sano* ne connut plus étonnante illustration.

Or, pour raison purement mécanique, j'avais fait la connaissance, il y a deux ans environ, d'un jeune homme dont la vie constitue le plus étonnant roman – M. Feldenkrais, autodidacte surprenant, qui mène actuellement des travaux de haute science dans nos laboratoires. Sa dernière communication à l'Académie des sciences, très originale, concerne la mesure de tension d'un générateur électrostatique Van de Graaf. Feldenkrais est auteur d'un traité remarquable des méthodes

de combat japonaises et s'est révélé un professeur de très haute valeur en ce domaine.

Feldenkrais m'avait beaucoup plu, tant par son caractère que par sa vie, qui est un bien beau témoignage d'énergie morale : Quand on bavarde, on effleure bien des sujets. Ainsi découvris-je un jour que Feldenkrais est lui-même "un jiu-jitsuman" de valeur qui a beaucoup réfléchi sur les raisons qui donnent tant de puissance – pour peu de force dépensée – aux "prises" japonaises, et qui a su déceler les explications mécaniques.

Feldenkrais m'apprit ainsi qu'il existait à Paris, 62 rue Beaubourg, un club de J.J.J. (judo-jiu-jitsu), qui n'avait pu se créer et vivre que grâce au dévouement à la cause de M. Mirkin, lui-même amateur de valeur. Et, présentement, un grand champion, Kawaishi, donne des démonstrations au J.J.J.

Kawaishi est connu des rings anglais et américains sous le nom de Matsuda. Matsuda, a remporté quantité de victoires sur des « catcheurs » de réputation pesant 100 kg et plus, quand lui-même n'arrive pas aux 70 kg.

J'ai assisté à une démonstration pour laquelle M. Mirkin voulut bien servir de partenaire au champion japonais. M. Joliot Curie, le grand savant, lauréat du dernier prix Nobel de physique y assistait également, comme Mme et M. Bonet-Maury.

Rien ni aucun mot ne peut donner une idée de ce qu'on nous a montré. C'est à la fois déconcertant et merveilleux ; dans tous les mouvements du "judo", il y a une surprenante connaissance des équilibres, une habileté foudroyante à illustrer les moindres mouvements de l'adversaire (et plus celui-ci déploie de force, plus vite il est vaincu) ; il y a surtout une éducation extraordinaire quant à la rapidité des réflexes.

Jigoro Kano a raison : voilà la plus remarquable méthode de culture physique et de culture utile qu'on puisse enseigner.

Nous ne devons pas demeurer en arrière des pays qui, à l'instar de l'Allemagne, ont compris tout ce que l'étude du « judo » peut apporter à notre développement physique. Nulle brutalité, mais toujours la courtoisie... une courtoisie qui n'exclut pas la vigueur des prises sans pardon.

Vaincre un adversaire en souriant, n'est-ce pas l'idéal, puisqu'on est assuré ainsi de conserver tout son sang-froid ? »

Le Jujitsu-club de France et le Club franco-japonais se développent avec des fortunes différentes. L'élite intellectuelle de Paris afflue rue Thénard, tandis que des difficultés financières gênent le dojo de la rue

Beaubourg. Celui-ci ne compte que 20 inscrits en 1937 et 80 en 1938. Hélas! Ce chiffre comprend beaucoup de curieux et peu de pratiquants.

Fin 1937, une grande démonstration publique a lieu devant M. Y. Sugimura, ambassadeur du Japon. Le lendemain, tous les journaux parlent du judo et les actualités projettent des images de la manifestation. Les nouveaux élèves sont nombreux dans les deux clubs, la propagande a été efficace. Le grand public succède aux universitaires et aux, hommes de science. Un nouveau pas est franchi.

Les installations du J.J.C.F de la rue Thénard sont rudimentaires. La salle offerte par M. Eyrolles, claire et ensoleillée, est située au dernier étage de l'École des travaux publics. Dès le début, un problème se pose pour le choix du tapis d'entraînement. Il n'y a pas de références et il faut innover. P. Bonet-Maury a raconté dans le premier *Annuaire du Judo* l'histoire des « constituants » :

« ...La modicité de nos ressources financières rendait l'installation matérielle très angoissante et la question du tapis avait fait l'objet de discussions techniques extrêmement sérieuses entre Feldenkrais et moi pour le choix des constituants, qui devaient avoir toutes les qualités, mais avant toutes choses celle du bon marché. Notre tapis très peu orthodoxe – de liège granulé et de carton ondulé – après des débuts satisfaisants manifesta d'étranges propriétés. Pendant un certain temps il fut impossible d'empêcher l'émigration régulière du liège et du carton à la périphérie du ring. Le centre prenait sournoisement la douceur d'un sol de béton. Il fallut de nouvelles études et d'innombrables démontages et remontages de la bâche pour arriver à un compromis acceptable avec nos émigrants. »

Un cours d'enfants est organisé, soutenu par le journal *Benjamin*, qui ouvre une rubrique spéciale sur le judo dans chaque numéro. Les jeunes se passionnent et ils deviennent l'espoir des « anciens » du J.J.C.F.

M. Kawaishi ferme peu après le Club franco-japonais et se rend avec ses élèves dans la salle de M. Feldenkrais. La fusion des deux clubs est bientôt réalisée et M. Kawaishi prend la direction technique du nouveau Jujitsu-club de France.

J. Kano meurt en 1938 sur le bateau qui le ramène au Japon. Le président d'honneur du J.J.C.F n'est pas oublié, et au télégramme de condoléances de M. Feldenkrais, Y. Sugimura répond :



« ...Votre regretté président d'honneur réussit merveilleusement à moderniser l'ancien art de combat des samourais et à le perfectionner tant du point de vue moral que scientifique. C'est ainsi que le judo est devenu un sport excellent, non seulement pour la jeunesse nippone du XX<sup>e</sup> siècle, mais aussi pour toute la jeunesse occidentale. »

Le 10 février 1939, M. Jean Zay, ministre de l'Éducation nationale, préside une grande soirée au Jujitsu-club de France. MM. C. Faroux, L. Eyrolles, F. Joliot-Curie, Mme Joliot-Curie, et de nombreux journalistes sont présents. Tous les judokas de Paris, sous la direction de M. Kawaishi, participent à la réunion. Les comptes rendus de la presse attireront de nouveaux membres.

Ce soir-là, M. Feldenkrais obtient la ceinture noire. La liste du Collège des ceintures noires ne comporte pas son nom, les premières nominations officielles enregistrées étant celles des élèves complètement formés par M. Kawaishi.



*Mme Irène Joliot-Curie et M. Joliot-Curie, M. Bonet-Maury  
et M. Feldenkrais, au Jujitsu-club de France.*

Le 20 avril 1939, M. Cottreau bat cinq adversaires en ligne, dont M. Bonet-Maury alors ceinture marron, et se voit décerner lui aussi la ceinture noire. Il est le premier Français à atteindre le grade suprême, le premier aussi à avoir suivi le seul enseignement de M. Kawaishi. La guerre et des obligations professionnelles l'empêcheront de continuer à pratiquer régulièrement.

La déclaration de guerre va stopper le développement du judo. Paris est vide et J. de Herdt reste seul avec H. Birnbaum au Jujitsu club de France. R. Sauvenière les rejoint et tous les trois, sous la direction de M. Kawaishi, vont faire des progrès très rapides. Quelques mois plus tard, le directeur technique décerne à ses deux anciens élèves le grade de ceinture noire. Si J. de Herdt est nommé officiellement quelques jours après, M. Birnbaum devra attendre la fin de la guerre pour que son grade soit enregistré. Il ne porte que le numéro 51 dans la liste des ceintures noires, bien que la date de son 1<sup>er</sup> Dan soit la même que celle de J. de Herdt.

M. Feldenkrais, citoyen britannique, doit quitter la France. Il confie le club de la rue Thénard à M. Kawaishi. Celui-ci réunit quelques jeunes et continue ses leçons. Le Jujitsu club de France déménage peu après et s'installe au 10 bis, rue du Sommerard, où il restera durant toute la guerre.



*Le Jujitsu-club de France en 1939. Photo souvenir de la grande soirée placée sous la présidence de M. Jean Zay, que l'on voit ici en compagnie de Mme Irène Joliot-Curie et M. Joliot-Curie, MM. C. Faroux, L. Eyrolles, M. Kawaiishi et de nombreux élèves.*